



HAL
open science

Alfieri, un homme de lettre dans le “ tournoi de l’ombre ”

Christian Del Vento

► **To cite this version:**

Christian Del Vento. Alfieri, un homme de lettre dans le “ tournoi de l’ombre ”. Chroniques Italiennes, série web, 2019, 37 (1-2), pp.251-267. hal-03914612

HAL Id: hal-03914612

<https://hal.science/hal-03914612>

Submitted on 28 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

ALFIERI, UN HOMME DE LETTRE DANS LE « TOURNOI DE L'OMBRE »

En 1782, paraît en Toscane une feuille périodique, *Lo Spione Italiano o sia Corrispondenza segreta e familiare tra il marchese di Licciocara, e il conte Rifiela, tutti e due viaggiatori incogniti per le diverse Corti d'Europa*¹. Cette feuille eut la vie brève, à peine trois numéros publiés entre juin et début juillet. Les anagrammes du titre laissaient assez facilement deviner les noms des prétendus auteurs de cette correspondance secrète, rédigée sur le modèle d'autres entreprises similaires, tels que le *Spione Turco* ou le *Spione Inglese*.

Le comte Rifiela renvoie de manière transparente au comte piémontais Vittorio Amedeo Alfieri di Cortemiglia qui, à l'époque, n'était connu que pour avoir été mêlé à deux affaires romanesques aux implications politiques. D'abord, en 1771, le retentissant « scandale de Londres », qui eut un large écho dans toute l'Europe² : le jeune Alfieri en avait été le protagoniste avec Pénélope Pitt Ligonier, fille du diplomate et homme politique George Pitt of

¹ *Lo spione italiano o sia corrispondenza segreta, e famigliare fra il March. di Licciocara, e il conte Rifiela, tutti due viaggiatori incogniti per le diverse corti dell'Europa...*, Europa [i.e. Livourne], s.n., 1782 ; 16°.

² En témoigne, par exemple, la correspondance des frères Verri, notamment la lettre d'Alessandro à Pietro Verri datée du 19 avril 1783, reproduite dans Emanuele Greppi, « Un tragico eminente discusso e giudicato nella corrispondenza privata di due illustri lombardi », *Archivio storico lombardo*, 3^e s., XXIX, 1902, p. 165-168. Sur ce scandale, voir John London, « Ancora su "l'amore londinese di Vittorio Alfieri" », dans *Id.* (dir.), *Alfieri revisited*, supplément de *The Italianist*, XXI, 2001, p. 66-77, et Arnaldo Di Benedetto, « Alfieri fuori di casa », *Critica Letteraria*, XXXII, 2004, 4, p. 661-681.

Stratfielsaye, ancien plénipotentiaire anglais à Turin (1761-68)³, et femme du puissant lord Edward Ligonier, lui-même ancien secrétaire de l'ambassade d'Angleterre à Madrid de 1763 à 1765. Le scandale se termina avec le duel entre les deux rivaux et un procès en divorce pour adultère très médiatisé⁴. La deuxième affaire, qui remontait à la fin du 1780, fut l'évasion de la princesse Louise de Stolberg-Gedern, organisée par Alfieri, qui en était devenu l'ami, avec la complicité du grand-duc de Toscane Pierre-Léopold, afin de la soustraire à l'autorité brutale de son mari, Charles Edouard Stuart, le « Jeune Prétendant », auquel elle avait été mariée par le duc de Choiseul, en 1772.

Derrière le marquis Licciocara, en revanche, il était aisé de reconnaître le célèbre marquis napolitain Domenico Caracciolo de Villamaina : vice-roi de Sicile, ancien ambassadeur à Turin (1754-1764), Londres (1764-1771) et Paris (1771-1781), où il avait été parmi les habitués les plus remarquables des cercles mondains de la capitale. Il s'était forgé une réputation d'homme d'esprit et d'observateur pointu des mœurs et de la vie politique française et européenne, consacrée en 1765 par son élection à la Royal Society⁵.

L'éditeur du *Spione Italiano*, dont le but ultime était de faire l'apologie des réformes menées depuis peu par Joseph II en matière juridictionnelle, était Francesco Saverio Catani⁶, un lettré siennois lié au cercle de Mario Bianchi et Teresa Regoli Mocenni, avec qui Alfieri eut une certaine familiarité⁷, auteur oublié de quelques tragédies, qui fut parmi les

³ Voir l'entrée que lui consacrent George Fisher Russell Barker et R. D. E. Eagles dans l'*Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, Oxford University Press, 2004, *sub voce*.

⁴ Récemment, Arnaldo Di Benedetto (« Alfieri personaggio ») et Bartolo Anglani (« Il "romanzo" di Londra ») sont intervenus sur les aspects plus "médiatiques" de cette affaire, à l'occasion du colloque *Alfieri europeo*, qui s'est tenu à Asti et Alba, les 18-20 mai 2017, dont les actes sont à paraître.

⁵ Voir le profil d'Antonello Scibilia, *sub voce*, dans *Dizionario biografico degli Italiani* (dorénavant *DBI* suivi du numéro du volume), vol. XIX, Rome, Istituto per l'Enciclopedia italiana, 1979.

⁶ Voir, au moins, le profil biographique de Maria Augusta Timpanaro Morelli, *sub voce*, dans *DBI*, vol. XXII, Rome, Istituto per l'Enciclopedia Italiana, 1979.

⁷ Voir, dans la correspondance d'Alfieri, la lettre adressée à Mario Bianchi pendant l'hiver 1785, où Alfieri fait référence au journaliste en l'appelant « il nostro Catani » (Vittorio Alfieri, *Opere*, vol. XIV, *Epistolario*, éd. Lanfranco Caretti, t. 1, 1767-1788, Asti, Casa d'Alfieri, 1963, p. 231). Sur les rapports entre Catani et Alfieri, voir Angelo Fabrizi, « L'altra autobiografia dell'Alfieri », *Studi Italiani*, I, 1989, 2, p. 31-56, notamment p. 55

plus actifs colporteurs des Lumières dans le Grand-duché. C'est le censeur chargé d'examiner la publication, Giuseppe Pelli Bencivenni⁸, qui le révèle dans une page de son journal intime, les *Effemeridi*, le 25 mars 1782 :

[...] Io rivedo uno scritto periodico che si vuole stampare col titolo di *Spione Italiano*, e vi faccio delle cancellature perché qua non si può dir tutto, perché l'autore non ha l'abilità per dir tutto, perché l'indecenza non istruisce. [...] Il Catani che lo scrive serve all'interesse proprio, e degli stampatori, ma è per disgrazia molto al disotto dei suoi progetti letterari, mentre avrebbe talento, e potrebbe fare qualche cosa di buono se presumesse meno, se più avesse studiato.⁹

Pelli Bencivenni, toutefois, semble avoir été dépassé par l'initiative de Catani et, le 18 juin, doit presque se justifier :

Le innovazioni dell'Imperatore, la gita a vuoto del Papa a Vienna, la libertà filosofica, che regna in questo secolo, hanno prodotto una folla di librucciacci contro Roma molto impertinenti. Qua ne ho dovuti rivedere io alcuni, che hanno scandolezzato, ed osservando che un birbo si propone di mandarne altri in luce, stamane nel ritornare all'abate Riguccio Galluzzi Soprintendente alle Stampe un manoscritto di una lettera di Pio VI al re di Prussia con la risposta, ho scritto, che non va pubblicata, e che in futuro sarò più rigoroso per lo *Spione Italiano* per non dovere una volta, o l'altra fare la mia apologia, ed ho voluto dire per non esser ammonito¹⁰.

Mais c'est la conclusion de Pelli qui attire davantage notre attention :

Veramente ci vorrebbero delle massime fisse, ed io non credo che senza alzar visiera si debba da un principe cattolico lasciar dir tutto con cattivo garbo in stampa, anche quando opera a slacciare i vincoli posti da Roma. Questa canea generale produrrà certo qualche cosa. Raynal ha scritto che l'Europa va a diventare tutta protestante, e che ecc. ecc. ecc. Questa profezia pare che si abbia da verificare. Lo vedranno i posterì, ma le innovazioni camminano a gran passi, e in dieci anni si può disfare quello ch'è stato fatto in mille. I principi oltramontani

(puis dans *Id.*, *Le scintille del vulcano. Ricerche sull'Alfieri*, Modène, Mucchi, 1993, p. 365-409.

⁸ Voir Florence, Archivio di Stato, *Reggenza*, 626, ins. 147 e 150, et l'entrée de Maria Augusta Timpanaro Morelli, dans *DBI*, citée.

⁹ Giovanni Pelli Bencivenni, *Effemeridi*, 2^e série, vol. X, f. 1772v.

¹⁰ *Ibid.*, f. 1817v-1818r.

venuti in Italia, le potenze del nord cresciute di forza, e di cultura, hanno fatto perdere a Roma moltissimo della sua stima.¹¹

Il est difficile de ne pas voir derrière ces mots une critique de la politique de Pierre Léopold, auquel Pelli fait allusion de manière assez transparente lorsqu'il parle de ces « principi cattolici » « oltramontani venuti in Italia », qui, pour « slacciare i vincoli posti da Roma », laissent « dir tutto con cattivo garbo in stampa » en cherchant à défaire « in dieci anni [...] quello ch'è stato fatto in mille ». Le grand-duc, comme les mots de Pelli le laissent entrevoir, avait mis en place une politique destinée à favoriser la pénétration des Lumières en Toscane, souvent contre l'avis de ses propres collaborateurs¹². Quelle que soit la qualité des pages du périodique que Pelli avait défini comme un « librucciaccio di ogni mese inutile, e cattivo, il quale per mia disgrazia io rivedo »¹³, se réjouissant de sa suspension après à peine trois numéros¹⁴, il apparaît que Catani avait pu le publier avec la complaisance tacite de Pierre-Léopold. On pourrait même supposer qu'il tenait de sa cour les nouvelles réservées sur la visite de Pie VI à Vienne et sur les événements rapportés par le comte Rifiela dans sa correspondance avec le marquis Licciocara.

Dans le *Spione*, on imagine que le comte Rifiela écrit depuis Vienne et que le marquis Licciocara est encore en poste à Paris, alors que les deux se trouvaient à l'époque en Italie : l'un à Rome, où Alfieri avait rejoint, en mai 1781, la comtesse d'Albany ; l'autre à Palerme, où il était arrivé en juin 1781. Le contenu de cette correspondance est, quant à lui, étrange : il n'est pas exclu qu'Alfieri aurait pu souscrire à quelques-unes des réflexions consignées dans les lettres du marquis Licciocara, mais il paraît peu

¹¹ *Ibid.*, f. 1818r.

¹² Voir Sandro Landi, *Il governo delle opinioni. Censura e formazione del consenso nella Toscana del Settecento*, Bologne, Il Mulino, 2000, p. 269-287, et, du même auteur, « Censure et culture politique en Italie au XVIII^e siècle. Le cas du Grand-Duché de Toscane », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, I, 1998, p. 117-133. Par ailleurs, l'avis de Pierre-Léopold sur son censeur n'était pas moins réservé : il le définissait comme un « capo confuso, onesto, esatto e disinteressato, debole, di poco talento », qui « imbrogliava gli affari [...] » (Florence, Archivio di Stato, *Segreteria di Gabinetto*, dossier 124. *Relazione sullo stato degli impiegati*, I, p. 201-202, cité dans S. Landi, *Il governo delle opinioni*, *op. cit.*, p. 112).

¹³ Giovanni Pelli Bencivenni, *Efemeridi*, s. II, vol. X, f. 1815r.

¹⁴ Suspension que lui avait annoncée, le 6 juillet 1782, le surintendant de l'Imprimerie, l'abbé Galluzzi (*ibid.*, f. 1772v).

vraisemblable qu'il soit l'auteur de l'apologie du despotisme éclairé de Joseph II faite par le comte Rifiela ; et, surtout, qu'il ait pu cautionner les impertinences prononcées à l'égard de la comtesse d'Albany. C'est le cas lorsque, dans le premier tome, le comte Rifiela fait allusion à une dame malheureuse qu'il avait rencontré à Bruxelles et qui, aspirant au titre de princesse, l'avait acquis « a spese della sua gioventù e della sua bellezza », ne pensant pas qu'« allorchè una donna giovine e bella sacrifica le sue grazie e le sue attrattive a un uomo vecchio e ributtante, mette un prezzo troppo alto al rango chimerico che acquista da un tale sposo »¹⁵. De plus, les lettres attribuées à Alfieri font étonnement pâle figure comparées à la langue élégante et au style soigné de celles attribuées à Caracciolo. Les très nombreux gallicismes morphologiques et lexicaux dont elles sont parsemées, souvent à la limite du contresens¹⁶, et qu'on ne retrouve pas dans sa correspondance contemporaine, nous font croire à une mauvaise traduction du français ou à la production d'un francophone peu expert de la langue italienne¹⁷. Cet aspect nous suggère une autre hypothèse : que, pour la rédaction du *Spione*, Catani fit appel à un réseau bien plus large que le milieu florentin, qu'il s'était constitué probablement à l'époque du *Giornale Fiorentino*, avec des correspondants dans les principales capitales et cours d'Europe, comme il laisse entendre, non sans une certaine vantardise, dans ses réponses aux attaques de Francesco Zacchiroli¹⁸.

Certes, il est vrai que la même anagramme (« conte Rifiela ») aurait caché le nom d'Alfieri dans sa correspondance maçonnique, voire dans la liste des membres de la loge maçonnique « La Vittoria » de Naples¹⁹, qu'il avait fréquenté quelques mois seulement auparavant, pendant son séjour à Naples et où son nom figurait à côté de celui de Domenico Caracciolo²⁰.

¹⁵ *Lo spione italiano, op. cit.*, vol. I, p. 55.

¹⁶ Comme Pier Carlo Masini l'observait déjà dans son volume *Alfieri*, Pise, Biblioteca Franco Serantini, 1997, p. 50-51.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Giornale fiorentino*, 1778, p. 244 et 500. Sur cet aspect voir Carlo Capra, *Giovanni Ristori. Da illuminista a funzionario 1755-1830*, Florence, La Nuova Italia, 1968, p. 30-31.

¹⁹ Lino Sacchi (*Novantanove storie sorprendenti di liberi muratori*, Turin, Ed. L'età dell'acquario, 2014) affirme, sans toutefois indiquer sa source, qu'Alfieri était inscrit sous le pseudonyme de « conte Rifiela ».

²⁰ Selon Ruggero Di Castiglione, *La Massoneria nelle due Sicilie e i fratelli meridionali del '700*, avec une présentation de Domenico D'Alessandro, Rome, Gangemi, 2014, p. 312, dans les listes de 1782 et 1784, Alfieri y figurerait comme « cavaliere di Firenze ». Selon Roberto Marchetti (« Vittorio Alfieri fratel massone », *Il Platano*, VII, 1982, p. 153-156),

Cependant, il est toujours malaisé de distinguer le vrai du faux dans ce type de sources et mieux vaut être prudent²¹ ; d'autant plus qu'un petit dialogue entre un *Savant* et l'*Editeur*, imprimé à la fin du premier numéro, semble dévoiler la vraie nature de cette correspondance. Après avoir essayé d'éluder la question du *Savant*, qui insiste pour savoir si « questa corrispondenza, fra il march. di Licciocara e il co. Rifiela, che crede di conoscere, è ella reale, o è piuttosto una finzione », l'*Editore* finit par admettre :

Supponete ciò che volete... Non sperate mai ch'io voglia palesarvi il mistero. Sia una finzione la corrispondenza ; cosa v'importa ?... Ecco ciò ch'io posso dire : ciascuno pensi come gli piace. Questo manoscritto non era fatto per circolare nel mondo. Esso dispiacerà ai bigotti, ai libertini e ai filosofi. A chi piacerà dunque ? Forse a me solo.²²

Quoi qu'il en soit, et par-delà toute autre considération sur la paternité des lettres de ce périodique éphémère, on ne peut guère s'étonner qu'en 1782, et malgré un scandale retentissant qui avait sans aucun doute anéanti les espoirs d'Alfieri d'entrer dans la carrière diplomatique, on ait pu lui attribuer la paternité d'une correspondance secrète avec le diplomate peut-être le plus célèbre du XVIII^e siècle. À cette époque, Alfieri n'avait encore rien publié et il n'était connu que pour ses démêlés mondains.

Cette fausse correspondance prouve toutefois que le lien entre les deux hommes était de notoriété publique et, comme l'a observé récemment Francesca Fedi, que le futur écrivain gardait aux yeux du monde « un rôle officieux en tant qu'observateur de la politique internationale »²³. Comme le

par contre, dans le « Tableau des Membres de la Respectable Loge de la Victoire à l'Orient de Naples » conservé à Vienne, aux Archives d'État, à la date du 27 août 1782, sous le n° 6, on peut lire le nom du « Comte Alfieri, Gentilhomme de Turin » (*ibid.*, p. 154).

²¹ Il n'est pas impossible que Lino Sacchi tire cette information d'un malentendu, car Roberto Marchetti (art. cité, p. 155) faisant référence au *Spione italiano* écrit : « sotto l'anagramma trasparente di conte Rifiela si voleva indicare il conte Alfieri e sotto quello di Licciocara il marchese Caraccioli, entrambi elencati nella loggia napoletana al n. 63 il primo e al n. 57 il secondo ».

²² *Lo spione italiano*, *op. cit.*, vol. I, p. 180.

²³ Francesca Fedi, « Vittorio Alfieri and the "English Republic" : Reflections on an Elective Affinity », dans Paola Bianchi et Karin Wolfe (dir.), *Turin in Britain : Cultural Exchange in Grand Tour Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017, p. 378-392, notamment p. 385.

suggère encore Francesca Fedi²⁴, si Alfieri fut le protagoniste involontaire de cette correspondance secrète ce ne fut pas seulement en raison de sa réputation d'observateur politique, qui lui aurait été de ce fait reconnue, mais aussi en raison du rôle beaucoup plus délicat qu'il aurait eu dans le « tournoi de l'ombre » qui se joua entre Paris, Rome, Londres et Vienne autour de la figure du Prétendant. On peut se demander si l'attaque contre la comtesse d'Albany et Alfieri qui semble se cacher derrière la publication du *Spione* fut suggérée à Catani par le grand-duc même, dont on sait qu'il s'était offusqué d'avoir été dupé par l'écrivain dans l'affaire de l'évasion de la comtesse, en novembre 1780. Alfieri, en effet, avait convaincu Pierre-Léopold à mettre fin à la vie commune du couple royal invoquant la situation intolérable dans laquelle vivait la jeune princesse qui, en réalité, était très vraisemblablement enceinte de son ami²⁵. Politiquement, Pierre-Léopold s'était mis en porte-à-faux, d'une part, avec la France qui, malgré la reconnaissance de la maison de Hanovre, avait fortement voulu ce mariage en 1772, espérant ainsi pouvoir garantir une descendance à la lignée des Stuarts et poursuivre le jeu de chantages qu'elle entretenait avec Londres depuis un siècle ; d'autre part, avec Rome qui, non sans ambiguïtés, protégeait le Prétendant. On peut se demander, finalement, si Pierre Léopold n'avait pas été l'instrument d'une manœuvre du parti anglais anti-Stuart, comme le suggère Louis Dutens (le huguenot français qui fut, sa vie durant, au service de Lord Bute et de l'Angleterre) dans ses célèbres *Mémoires*, où Alfieri et la comtesse d'Albany sont décrits très avantageusement :

Le comte Alfieri, Piémontois de nation, homme de génie, grand poète et d'une figure avantageuse, avoit vu la comtesse d'Albanie, et sentoit vivement son mérite. Doué de talents extraordinaires, d'une âme élevée, d'un esprit libre et d'un caractère indépendant et fier, il n'avoit jamais pu s'accommoder au style uniforme et rétréci qu'on est obligé d'adopter à la cour de Turin. Il renonça pour toujours à y vivre [...]. Etant d'une humeur sérieuse, qui le dégoûtoit du tumulte du grand monde, il s'étoit livré entièrement à la société de la comtesse d'Albanie, qui menoit une vie

²⁴ *Ibid.*, p. 386-387.

²⁵ Sur les circonstances liées à une possible grossesse de la comtesse d'Albany, voir les contributions de Christian Del Vento, « Nota su un'oscura allusione di Pierre-Louis Ginguené in margine alla *Vita* di Alfieri », *Studi Italiani*, XVI, 2004, 2, e XVII, 2005, 1, p. 163-185, et *Id.*, *La biblioteca ritrovata. La prima biblioteca di Vittorio Alfieri*, Alessandria, Ed. dell'Orso, 2019, p. 102, et de Chiara Cedrati, « "Ove se' tu mio figlio ; altro me stesso ?" Un episodio censurato della biografia di Vittorio Alfieri », *Seicento & Settecento*, IX, 2014, p. 139-150.

retirée, étant fort gênée par les fantaisies de son mari. Le comte Alfieri avoit su plaire au Prince ; depuis plusieurs années il partageoit son tems entre l'étude et la compagnie de la Comtesse, dont il adoucissoit les maux par son amitié et les agrémens de son commerce.²⁶

Un gentilhomme irlandais, Conolly Geoghegan, eut un rôle décisif dans l'évasion de la comtesse : ancien agent de l'Angleterre²⁷, il était devenu le chevalier servant de la veuve du général Orlandini, issue de la famille jacobite des ducs d'Ormond, en s'insinuant dans son ménage avec le marquis de Barbentane, ambassadeur de France à Florence de 1766 à 1788, et en se faisant introduire chez le Prétendant pour en acquérir la confiance. Selon le témoignage, certes romanesque, d'Amalia Bölty, ce furent précisément la veuve Orlandini et le chevalier Geoghegan, qu'Alfieri avait connu dès son arrivée à Florence, en 1776, qui introduisirent le jeune écrivain chez la comtesse d'Albany²⁸ ; et ce fut le couple, qui s'était lié

²⁶ Louis Dutens, *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, par M. D., Paris, Bossange-Masson-Besson 1806, vol. II, p. 251-252.

²⁷ Voir Angelo Fabrizi, *Fra lingua e letteratura. Da Algarotti ad Alfieri*, Rome, Ed. di Storia e Letteratura, 2008, p. 231. Conolly Geoghegan, chevalier d'Anna, était le fils du chevalier Richard de Bunowen et de Mary-Anne Bodkin, et frère cadet de John David Geoghegan (voir John et John Bernard Burke, *Genealogical and Heraldic Dictionary of the Landed Gentry of Great Britain and Ireland*, vol. II, Londres, Colburn, 1847, p. 965 : « Connolly, an officer in foreign service, who *d. s. p.* This is the gentleman so favourably mentioned by Monsieur Dutemps, in his celebrated "*Memoirs d'un Voyageur qui se repose*," vol. II. He is there spoken of as the intimate friend of the illustrious Comte Alfieri, and his assistant in extricating the Comtesse Albani from the alleged tyranny of her husband the Comte Albani, the last member of the royal house of Stewart, except his uncle, Cardinal Yorke »).

²⁸ Amalia Bölty, *Vittorio Alfieri, ovvero Torino e Firenze nel secolo XVIII*, trad. de Gustavo Strafforello, Milan, Ed. della Biblioteca Utile, 1886, p. 211-214 ; néanmoins, Enrico Bertana (*Vittorio Alfieri, studiato nella Vita, nel pensiero e nell'arte, con lettere e documenti inediti, ritratti e fac-simile*, Turin, Loescher, 1902, p. 93) émet des réserves sérieuses sur la réalité des sources auxquelles Amalia Bölty prétend faire référence. Quant à Alfieri, dans son autobiographie (IV, 5), il écrit simplement : « In quell'autunno dunque sendomi da un mio conoscente proposto più volte d'introdurmivi, io credutomi forte abbastanza mi arrischiavi di accostarmivi ; né molto andò ch'io mi trovai quasi senza avvedermene preso ». Francesca Fedi (« Vittorio Alfieri and the "English Republic" », art. cité, p. 386), pour sa part, suggère que le mystérieux intermédiaire qui introduit Alfieri chez le couple fut Lord Hervey, évêque de Derry, dont les activités d'espionnage furent à l'origine de son emprisonnement, à Milan, en 1798, avec qui Alfieri entretint une longue amitié, dont témoignent non seulement sa correspondance, mais aussi les livres de sa bibliothèque, et

d'amitiés avec Lord et Lady Cowper, cette dernière amante du grand-duc Pierre-Léopold, à organiser l'évasion de la comtesse d'Albany²⁹.

Lorsqu'en mars 1783 le cardinal de York se rendit à Florence, appelé par son frère, le secrétaire aux affaires étrangères du grand-duché, le comte Tommaso Piccolomini (qui, à l'époque de la Régence, avait été lié au deuxième duc de Berwick, petit-fils de Jacques II et cousin germain du Prétendant, ainsi que grand-père de Carlos Fitz-James Stuart, beau-frère de la comtesse d'Albany), intervint directement pour lui suggérer de mettre fin, sans plus tarder, au ménage de sa belle-sœur avec Alfieri. Cette liaison et le discrédit jeté sur le Prétendant affaiblissaient non seulement la position du cardinal d'York mais aussi celle du parti jacobite au sein du Vatican, au profit du « parti anglais » qu'avait longtemps animé le cardinal Albani et qui œuvrait à la normalisation des rapports avec Londres.

Prêter à Alfieri l'apologie de Joseph II, dont on sait que le cardinal Albani, protecteur de l'Autriche, avait trahi la confiance à l'occasion de l'élection de Pie VI, en 1775, confirmant son positionnement philo-anglais, apparaissait comme une opération politique très fine. L'écrivain, qui était notoirement philo-anglais, à l'époque, vivait à Rome en cherchant à être bien en cour auprès des nombreux hauts prélats qui pouvaient conforter sa position délicate d'étranger toléré. L'allusion triviale à la comtesse d'Albany, quant à elle, dénonçait le prétendu double jeu diplomatique de cette dernière et la trahison de l'accord qui la liait aux Stuart et à la France, en la faisant passer pour une vulgaire intrigante et jetant le discrédit sur le parti jacobite.

Quant au comte Alfieri, il apparaissait donc avoir servi plusieurs causes, du moins indirectement, parmi lesquelles une des moins négligeables était celle du Piémont, que le renversement des alliances continentales et la guerre des Sept Ans (1756-1763) avaient isolé sur l'échiquier italien : ne pouvant plus profiter de la rivalité entre l'Autriche et la France, choisies comme lieu symbolique de cette correspondance, le Royaume de Sardaigne avait dû se rapprocher de Londres et de la Prusse, tout en reconnaissant la légitimité de la succession des Hanovre sur le trône

leur inscription, en 1782, sur les listes de la loge maçonnique napolitaine « La Vittoria » (*ibidem*), que nous avons évoquée plus haut.

²⁹ Voir encore le témoignage de Louis Dutens, *Mémoires, op. cit.*, vol. II, p. 253-257.

d'Angleterre, succession à laquelle, pourtant, la maison de Savoie pouvait légitimement prétendre³⁰.

On peut cependant se demander comment celui qui, quelques années plus tard, allait devenir pour les hommes de la Révolution un « poète penseur »³¹, celui que les patriotes italiens allait inscrire au Panthéon de l'imminent *Risorgimento*, faisant de lui le prophète de l'Italie moderne, s'était retrouvé, plus ou moins volontairement, à jouer un rôle politique majeur en Europe et avait acquis la réputation d'un observateur politique digne de figurer aux côtés du diplomate le plus célèbre de son temps.

Le comte Vittorio Amedeo Alfieri de Cortemilia était né en 1749 au sein d'une des familles les plus en vue du royaume de Sardaigne. Les Alfieri faisaient partie du premier rang de l'aristocratie piémontaise. Parmi les parents les plus proches, le cousin de son père, Benedetto Alfieri (1699-1767), après une carrière honorable à Paris, était devenu Premier architecte du roi, alors que son oncle, Giovanni Battista Pellegrino Alfieri (1697-1763), nommé tuteur du jeune Vittorio après la mort de son père, fut l'un des premiers grands commis du royaume : général de l'armée piémontaise, il avait été d'abord gouverneur de la ville de Coni (1758-1762), puis vice-roi de Sardaigne. On insiste souvent sur la famille paternelle d'Alfieri ; il ne sera pas moins utile de rappeler que sa mère, Monique Maillard de Tournon, était non seulement la descendante d'une des familles les plus anciennes de l'aristocratie savoyarde, mais aussi la petite-nièce du cardinal Charles Thomas (1668-1710). Ce dernier, patriarche latin d'Antioche, et nonce pontifical en Chine, où il joua un rôle majeur dans la célèbre querelle des rituels, fut, en 1690, l'un des quatorze fondateurs de l'Académie d'Arcadie, sous le nom d'Idalgo Erasinio³². Le prénom imposé à Alfieri était d'ailleurs celui de son grand-père maternel, Vittorio Amedeo Maillard de Tournon (1685-1754), neveu du cardinal.

³⁰ Sur cet aspect crucial de la politique étrangère piémontaise et sur les rapports de plus en plus étroits noués entre le Royaume de Sardaigne et l'Angleterre tout au long du XVIII^e siècle voir Paola Bianchi et Karin Wolfe (dir.), *Turin in Britain, op. cit.*

³¹ Amaury Duval, « Du poète Alfieri et de sa tragédie de *Timoléon* », *Décade philosophique, littéraire et politique*, 3^e année républicaine, 3^e trimestre, n° 39 (30 Floréal), p. 347-353, notamment p. 352.

³² Gian Mario Crescimbeni, *Ristretto della vita del Tournon de Maillard*, dans *Le vite degli arcadi illustri scritte da diversi autori, e pubblicate d'ordine delle generale adunanza da Giovanni Mario Crescimbeni ... Parte prima [- quarta]*, vol. III, Rome, A. De' Rossi, 1714, p. 1-19.

Le jeune Alfieri était donc promis, comme ses ancêtres, à une brillante carrière aux plus hauts niveaux de l'administration piémontaise, notamment dans la diplomatie, mais aussi à un destin de poète. Ce fut donc tout naturellement qu'en 1758 l'oncle Pellegrino, tuteur d'Alfieri, décida de l'envoyer à Turin à l'Accademia Reale, un des établissements de formation de l'aristocratie européenne les plus réputés de ce temps, pour y compléter sa formation³³. Alfieri y côtoie de jeunes nobles provenant de toute l'Europe, notamment d'Angleterre, d'Allemagne et de Russie, ainsi que leurs précepteurs, parmi lesquels ce « tardissimo ajo » (« très vieux précepteur ») qui accompagna Alfieri dans la première partie de son périple à travers la péninsule, en 1766-1767, Joseph Bulstrode, le petit-fils de sir Richard Bulstrode, militaire et diplomate qui avait suivi Jacques II dans son exil français et s'était fait connaître en tant qu'historien et apologiste des Stuarts (auteur des *Memoirs and Reflections upon the Reign and Government of King Charles I*)³⁴.

À partir de ce moment, c'est toute l'existence d'Alfieri qui est profondément mêlée aux réseaux diplomatiques qui structurent la vie et la culture européenne du XVIII^e siècle. Plusieurs diplomates importants se trouvaient en poste à Turin dans les années 1760. Alfieri allait avoir l'occasion, par la suite, de les rencontrer à nouveau, voire de les fréquenter longuement au cours de ses périples à travers le continent : d'abord le marquis Domenico Caracciolo, qui, nous le disions, fut ambassadeur de Naples au Piémont de 1754 à 1764, et qu'Alfieri, dans son autobiographie, décrit comme un père ; puis Honoré-Auguste Sabatier de Cabre, avec qui Alfieri garda toute sa vie des liens d'amitié, et qui fut secrétaire de l'ambassade de France et grand maître de la loge « Saint-Jean la Mystérieuse », où Alfieri fut vraisemblablement initié à la franc-maçonnerie³⁵ ; et Louis Dutens, qui fut secrétaire de l'ambassadeur

³³ Voir Paola Bianchi, « “Quel fortunato e libero paese”. L'Accademia Reale e i primi contatti del giovane Alfieri con il mondo inglese », dans Marco Cerruti, Maria Corsi, Bianca Danna (dir.), *Alfieri e il suo tempo*. Atti del Convegno internazionale (Torino e Asti, 29 novembre-1 dicembre 2001), Florence, Olschki, 2003, p. 89-112.

³⁴ Voir les contributions d'Angelo Fabrizio, « Alfieri 1766 », *Seicento e Settecento*, III, 2008, p. 211-232 (puis dans *Id.*, *Rileggere Alfieri*, Rome, Aracne, 2014, p. 19-52) et de Francesca Fedi, « Alfieri and the “English Republic” », art. cité, p. 379-381.

³⁵ Voir Pericle Maruzzi, « Notizie e documenti sui Liberi Muratori in Torino nel secolo XVIII », *Bollettino storico-bibliografico subalpino*, XXX, 1928, p. 115-213 et 397-514 ; XXXI, 1929, p. 33-100 ; XXXII, 1930, p. 241-308, Paul Sirven, *Vittorio Alfieri*, vol. I, Paris, Droz, 1934, p. 123-134, Andrea Merlotti, « “Compagni de' giovenili errori”. Gli

d'Angleterre à Turin, Stuart-McKenzie, de 1758 à 1760, puis chargé d'affaires pour le compte de Lord Bute, à deux reprises, de 1760 à 1762 et de 1764 à 1766, et qui se trouva au centre d'une liaison dangereuse entre Alfieri et la marquise Gabriella Falletti di Villafalletto, femme du célèbre libertin Ercole Turinetti di Prié. L'un et l'autre œuvraient pour diffuser parmi la jeune aristocratie turinoise non seulement les Lumières mais aussi la littérature « philosophique » la plus radicale³⁶, alors que le ministre plénipotentiaire d'Angleterre à Turin de 1761 à 1768 avait été, on l'a vu, George Pitt, baron de Rivers, gentilhomme de chambre du roi d'Angleterre, et père de Pénélope Pitt.

Les voyages à travers l'Europe qu'Alfieri accomplit entre l'automne 1766 et le printemps 1772 furent donc une préparation à l'activité de diplomate à laquelle il était destiné par son rang, un moyen de parfaire les connaissances acquises lors de son passage à l'Académie en matière de sciences politiques, indispensables à un futur commis de l'État³⁷. Et cette

amici di Alfieri fra Accademia reale e Société des Sansguignon (1772-1778) », dans Rosanna Maggio Serra et alii (dir.), *Vittorio Alfieri aristocratico ribelle (1749-1803)*, Milan, Electa, 2003, p. 155, et l'entrée de Gerardo Tocchini, dans Charles Porset et Cécile Révauger (dir.), *Le monde maçonnique des Lumières (Europe-Amériques). Dictionnaire prosopographique*, Paris, Champion, 2013.

³⁶ Sur le rôle du marquis de Prié, «colporteur» de la littérature interdite dans la Turin des années 1770, voir les pages que lui consacrent Giuseppe Ricuperati, « Vittorio Alfieri, società e stato sabauda : fra appartenenza e distanza », dans Marco Cerruti, Maria Corsi, Bianca Danna (dir.), *Alfieri e il suo tempo, op. cit.*, p. 3-45, notamment p. 29-33, et Andrea Merlotti, « Il caso Dunand : vitalità e insidie della sociabilità nella Torino di Alfieri (1772-1777) », *ibid.*, p. 131-177, notamment p. 152-154. Antoine Sabatier de Castres (*Correspondance littéraire ou lettres critiques et impartiales sur la littérature française du XVIII^e siècle et sur les trois siècles de Mr. l'abbé Sabatier*, Londres, aux dépenses de la Compagnie, 1780, p. 1), qui l'avait connu par l'intermédiaire de Louis Dutens (*Mémoires, op. cit.*, vol. I, p. 153 et suiv.), le décrit comme « un seigneur de la Cour de Turin connu par son goût pour les arts et les sciences ainsi que par les bienfaits qu'il a répandus sur les artistes et les gens de lettres de tous les pays qui ont été à portée d'être connus ».

³⁷ Voir les considérations sur le voyage en Europe de Montesquieu (1728-1731) de Catherine Volpilhac-Auger, « Le pape et son vizir », dans Jan Herman, Kris Peeters et Paul Pelckmans (dir.), *Les philosophes et leurs papes*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2009, p. 81-108, notamment p. 88 ; et la préface des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, Ead. (éd.), avec la collaboration de Catherine Larrère, Paris, Gallimard, 2000, p. 6-60, notamment p. 10-21 ; ainsi que Gilles Bertrand, « Du voyage dans les traités d'éducation aux pratiques royales et aristocratiques : le cas français au XVIII^e siècle », dans Gérard Luciani et Catherine Volpilhac-Auger (dir.),

orientation est confirmée par la bibliothèque d'Alfieri, qui comptait un nombre très important de textes de sciences politiques, de diplomatie, de géographie, et d'histoire³⁸.

Les lectures et les intérêts des années de voyages répondent à cet objectif. Nous n'entendons certes pas sous-évaluer le désir du jeune aristocrate de s'éloigner de Turin, exprimé à plusieurs reprises dans l'autobiographie, ni son aspiration à connaître le monde et les hommes, qu'il avait mûrie pendant des longues années passées au contact avec les pensionnaires étrangers de l'Académie Royale³⁹. En témoignent la satire *I Viaggi* (« [...] l'andar qua e là peregrinando, / Ell'è piacevol molto ed util arte; / [...] Vi si impara, più assai che in su le carte, / Non dirò se a stimare o spregiar l'uomo, / Ma a conoscer sè stesso e gli altri in parte », I, v. 1-6) et une présence symbolique, ici et dans l'autobiographie, celle des *Essais* de Montaigne, pour qui, comme le rappelle Gilles Bertrand, les voyages étaient une « école de la vie », où jeunes et vieillards sont censés apprendre « la diversité de tant d'autres vies »⁴⁰ :

[...] i sublimi *Saggi* del familiarissimo Montaigne, i quali divisi in dieci tometti, e fattisi miei fidi e continui compagni di viaggio, tutte esclusivamente riempivano le tasche della mia carrozza. Mi dilettavano ed instruivano, e non poco lusingavano anche la mia ignoranza e pigrizia, perché aperti così a caso, qual che si fosse il

L'Institution du prince au XVIII^e siècle, Grenoble, Centre International d'Etude du XVIII^e siècle, 2003, p. 15-23.

³⁸ Voir Christian Del Vento, *La biblioteca ritrovata, op. cit.*, p. 93-95, 99-104, 110-111, 114-116 et 118-120.

³⁹ Sur la « colonie » étrangère qui fréquentait l'Académie de Turin, voir Paola Bianchi, « In cerca del moderno. Studenti e viaggiatori inglesi a Torino nel Settecento », *Rivista storica italiana*, CXV, 2003, 3, p. 1021-1051, notamment p. 1026, et Michael Wynne, « Some British Diplomats, some Grand Tourists and some Students from Great Britain and Ireland in Turin in the Eighteenth Century », *Studi piemontesi*, XXV, 1996, 1, p. 145-160, notamment p. 158-159. Sur les liens qu'Alfieri put nouer pendant sa scolarité à l'Académie Royale, voir Giuseppe Roberti, « Gli otto anni d'ineducazione di Vittorio Alfieri », *La Rassegna nazionale*, XXIV, 529, 1902, et, maintenant, Angelo Fabrizio, « Alfieri 1766 », art. cité, *passim*.

⁴⁰ « Outre ces raisons, le voyager me semble un exercice profitable. L'ame y a une continuelle exercitation, à remarquer des choses incognues et nouvelles. Et je ne sçache point meilleure eschole, comme j'ay dict souvent, à façonner la vie, que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantasies, et usances: et luy faire gouter une si perpetuelle varieté des formes de nostre nature » (*Essais de Montaigne avec les notes de M. Coste. Nouvelle édition...*, Londres, J. Nourse et Vaillant, 1754, vol. VIII, p. 218-219).

volume, lettane una pagina o due, lo richiudeva, ed assai ore poi su quelle due pagine sue io andava fantasticando del mio. (Alfieri, *Vita* III, 8)

Deux autres remarques s'imposent : d'une part, les voyages d'Alfieri suivent un circuit précis, dont les différentes étapes coïncident souvent, dans le récit de son autobiographie, avec autant de rencontres avec des diplomates, piémontais ou d'autres pays européens ; d'autre part, Alfieri obtient aisément l'autorisation de voyager en dehors des frontières du royaume de Sardaigne en dépit des restrictions imposées par les *Constitutions* de 1729 aux déplacements de ses sujets et de la fermeté avec laquelle Charles Emmanuel III les faisaient respecter⁴¹. Alfieri voyage donc, entre 1766 et 1772, avec la bénédiction du vieux souverain et du corps diplomatique piémontais. Preuve en est l'avis du comte Balbis-Simeone di Rivera, ambassadeur de Sardaigne à Rome qui, dans un rapport adressé au chevalier Raiberti, secrétaire d'état aux affaires étrangères, écrit⁴² :

[...] quello che è più ammirabile in lui è che niente sfugge alla sua penetrazione di quello ch'è da osservarsi, così del materiale che del formale, dei differenti luoghi e città che ha occasione di vedere, facendo sopra ogni cosa mature riflessioni, potendosi ben dire che viaggia piuttosto per istruirsi che per divertimento e dissipazione, come fa per lo più il rimanente dei giovani della sua età.⁴³

Cette capacité d'observation et cette lucidité louées par le comte de Rivera sont documentées par une des très rares traces qui nous restent de sa jeunesse et de ses voyages : un courrier adressé, le 10 janvier 1771, de Londres aux frères Sabatier de Cabre, toutes les deux diplomates au service de la France, l'un auprès du prince-évêque de Liège, l'autre, Honoré-

⁴¹ Comme le rappelle Angelo Fabrizio, « Alfieri 1766 », art. cité, p. 31. Sur les restrictions de la liberté de voyager auxquelles étaient soumis les sujets du roi de Sardaigne à l'époque d'Alfieri, voir Isabella Massabò Ricci, « "L'indispensabile permissione". La libertà di viaggio del vassallo Vittorio Alfieri », dans Rosanna Maggio Serra et alii (dir.), *Vittorio Alfieri aristocratico ribelle*, op. cit., p. 99-101.

⁴² *Dignità e cariche negli stati della real casa di Savoia...*, Turin, O. Derossi, 1795-1797, vol. III, p. 6.

⁴³ Enrico Bertana, *Vittorio Alfieri*, op. cit., p. 67. On peut lire des avis similaires dans les rapports que les autres ambassadeurs piémontais envoyèrent à Turin, entre 1766 et 1772 : tous louent la sagesse, la culture et son application (Domenico Perrero, « Note ed aggiunte alla *Vita* di Vittorio Alfieri sopra nuovi documenti », *Gazzetta letteraria*, XVIII, 10, 1894, p. 112-114.

Auguste, auprès de Catherine II⁴⁴. Alfieri y passe en revue la situation politique de l'Europe et se montre fort bien informé de l'affaire des Îles Malouines, ce qui ne nous étonne pas, si l'on songe que son mentor londonien, avec le marquis Caracciolo, était le prince de Masserano, ambassadeur d'Espagne et principal négociateur dans cette crise qui faillit replonger l'Europe dans la guerre et fit craindre à Alfieri la décadence prochaine de la libre Angleterre.

Pendant ses voyages en Europe Alfieri s'appuya donc sur les réseaux des ambassadeurs piémontais et d'autres pays européens, qui l'introduisent dans les cours et dans la haute société des pays européens⁴⁵. Il s'agit, dans de très nombreux cas, des seuls personnages mentionnés dans l'*Epoca terza* de sa *Vita*, consacrée par l'écrivain à ses voyages de jeunesse, qui finissent par ressembler davantage à un circuit diplomatique qu'à un véritable Grand Tour. Les ambassadeurs sont, dans la plupart des cas, et à l'exception notable de l'ambassadeur du Piémont à Londres (le comte de Viry, qu'Alfieri avait rencontré lors du premier voyage et qu'il ne nommera pas), les seuls personnages positifs. Les ambassadeurs, toutefois, ne sont pas seulement autant d'intermédiaires pour être introduit dans la meilleure société des différentes capitales visitées par Alfieri, mais aussi des secours bienveillants et, surtout, des viatiques dans sa formation culturelle et littéraire. C'est ainsi qu'à Rome le comte de Rivera, « degnissimo vecchio, il quale ancorché sordo non mi veniva per punto a noia, e mi dava degli ottimi e luminosi consigli », un jour, en commençant « ad intuonare con entusiasmo quei bellissimo versi per Marcello così rinomati e saputi da tutti », l'invite à la lecture de Virgile : Alfieri, qui juge sa propre ignorance digne d'un cancre, écrit ne pas l'avoir compris et avoir éprouvé une telle honte qu'il n'osa plus, pendant plusieurs jours, lui rendre visite (*Vita*, III, 3). En 1769, l'ambassadeur de Sardaigne à Vienne, « il degnissimo conte di Canale [...] quell'ottimo vecchio [...], che lo affezionava, e moltissimo compativa i suoi perditempi », « passava di molte ore la sera in compagnia scelta di altri pochi letterati, dove si leggeva seralmente alcuno squarcio di classici o greci, o latini, o italiani ». Mais lorsqu'il propose à Alfieri de l'introduire dans cette compagnie, ce dernier, qui « oltre all'essere di natura ritrosa, era anche tutto ingolfato nel francese, e sprezzava ogni libro ed

⁴⁴ Vittorio Alfieri, *Epistolario*, op. cit., t. 1, p. 10-16, notamment p. 10-12.

⁴⁵ Voir Arnaldo Di Benedetto, « Alfieri fuori di casa », *Critica Letteraria*, XXXII, 2004, 4, p. 661-681.

autore italiano », refuse (*Vita*, III, 8). À Copenhague, où Alfieri arrive à la fin de l'année 1769 et soigne les séquelles de l'énième désagrément contracté à l'occasion d'une de ses aventures galantes, il fréquente l'ambassadeur de Naples au Danemark, « che si trovava essere pisano ». Il s'agissait du conte Catanti, « cognato del celebre primo ministro in Napoli, marchese Tanucci, già professore nell'Università pisana », qui devient maître de langue toscane et donne à Alfieri le courage de se remettre à la lecture des livres italiens (*ibidem*). À Lisbonne, deux ans plus tard, Alfieri connaît, chez l'ambassadeur de Sardaigne, le comte Valperga de Mazin, son frère, l'abbé Valperga de Caluso, qui allait devenir le complice littéraire d'Alfieri (*Vita*, III, 12).

C'est un autre ambassadeur, toutefois, qui, dès 1768, suggère à Alfieri une lecture destinée à avoir une importance décisive dans sa réflexion – celle de Machiavel – en lui faisant cadeau d'un exemplaire de l'édition des œuvres dite de la « Testina », qui sera le premier livre, ou l'un des premiers livres de sa bibliothèque qu'Alfieri sauvera (à en croire à l'écrivain) lors de la dispersion de sa bibliothèque, en 1792⁴⁶ : il s'agit de José Vasques Álvares da Cunha, ambassadeur du Portugal à La Haye⁴⁷.

Dans la *Vita*, Alfieri évoquera la figure de da Cunha aux côtés de celle de son autre ami disparu, Francesco Gori Gandellini, ainsi placé au centre d'un jeu de miroirs entre l'« écrivain » Alfieri, l'« auteur » Machiavel et l'ambassadeur da Cunha, érigé en modèle d'homme de lettres et de libre penseur vertueux, « donateur » du volume des œuvres du secrétaire florentin⁴⁸. C'est ici, au début de l'*Epoca Quarta* de son autobiographie, qu'Alfieri établit le court-circuit entre diplomatie et littérature. La

⁴⁶ Il s'agit de l'exemplaire de *Tutte le opere di Nicolò Machiavelli...*, s.l. [i.e. Genève], s. n., 1550 ; 4^e, conservé à la Médiathèque Centrale « Émile Zola » de Montpellier, qui porte l'ex-libris manuscrit « Vittorio Alfieri 1768. Nell'Haja ».

⁴⁷ Voir Vincenzo Placella, *Alfieri comico*, Bergamo, Minerva Italica, 1973, p. 83-131, l'entrée d'Angelo Fabrizio dans Clara Domenici, Paola Luciani et Roberta Turchi (dir.), *Il poeta e il tempo. La Biblioteca Laurenziana per Vittorio Alfieri*, Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, 2003, p. 34-35, et, plus récemment, l'entrée de Francesca Fedi dans Gennaro Sasso (dir.), *Machiavelli. Enciclopedia machiavelliana*, Rome, Istituto della Enciclopedia italiana, 2014, I, p. 39-42, et *Ead.*, « "Piste inglesi" per la lettura settecentesca di Machiavelli », dans Francesca Fedi et Duccio Tongiorgi (dir.), *Diplomazia e comunicazione letteraria nel secolo XVIII : Gran Bretagna e Italia / Diplomacy and Literary Exchange : Great Britain and Italy in the Long 18th Century*, Rome, Ed. di Storia e Letteratura, 2017, p. 151-168.

⁴⁸ Voir Christian Del Vento, *La biblioteca ritrovata, op. cit.*, p. 78-79.

diplomatie ne disparaît pas de la vie d'Alfieri, qui continuera à s'en prévaloir aussi à des fins de promotion de son œuvre, comme lors de la représentation d'*Antigone*, à Rome, en 1782, chez l'ambassadeur d'Espagne, Grimaldi, mais aussi pour ses achats livresques, ou dans le salon de la comtesse d'Albany à Paris. À partir de l'*Epoca quarta*, toutefois, elle disparaît de son autobiographie ; elle a épuisé sa fonction littéraire dans la construction du protagoniste de l'autobiographie, qui n'est plus l'apprenti diplomate mais, désormais, le nouvel homme de lettre, le modèle de l'homme libre qui s'oppose avec ses écrits à la tyrannie : l'auteur Alfieri.

Christian DEL VENTO
Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3